

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 40

2013

DOI: 10.11588/fr.2013.0.40974

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

STÉPHANE TISON

LES GRANDES MANŒUVRES ANNUELLES

Mise en scène des guerres futures (1899–1914)

»Trente-cinq années de paix soutenue n'ont fait que fortifier l'engouement du public pour les choses militaires, et c'est pourquoi, en ce commencement du vingtième siècle, on voit les manœuvres annuelles s'ancre de plus en plus dans nos coutumes nationales, quels que soient le coût de ces grandes fantaisies guerrières et les troubles qu'elles peuvent occasionner dans la vie économique du pays. Aussi bien, en septembre, les récoltes sont plus ou moins rentrées, la température s'est radoucie, et M. »Tout-le-Monde« soldat d'occasion préfère-t-il à la vie fastidieuse d'une garnison les fortifiantes balades à la campagne, surtout que la discipline s'édulcore et que la »petite guerre« se fait élégante, sportive et agréable. Donc, pendant le mois de septembre, la France se transforme d'habitude en un immense camp retranché où les régiments, les brigades, les divisions, les corps d'armée se livrent à des luttes où l'utile se mêle à l'agréable et au cours desquelles, disent les comptes-rendus officiels, se révèlent les aptitudes des chefs et s'affirment les qualités manœuvrières des troupes.« C'est ainsi qu'en septembre 1905, dans la revue militaire »Armée et marine«, le commandant A. décrit avec une grande acuité l'un des moments importants de la société de la Belle Époque: les grandes manœuvres ou manœuvres d'automne.

Cet exercice d'anticipation appliquée, organisé depuis 1874¹, tenant compte de la réalité géopolitique du moment, des moyens technologiques disponibles ainsi que de l'état de l'opinion publique, n'a pas donné lieu jusqu'à maintenant à des travaux approfondis. Il constitue pourtant un observatoire particulièrement intéressant pour comprendre la façon dont la guerre future est non seulement envisagée, mais également représentée et mise en scène. Le retentissement culturel de cet événement annuel nous intéresse ici, ce qui n'empêchera pas quelques remarques sur le caractère stratégique et technique de ces répétitions d'une guerre.

Cette étude s'appuie sur des sources variées, fondées notamment sur les principaux organes de presse, la presse illustrée², la presse militaire spécialisée mais aussi les journaux satiriques, des séries de cartes postales, voire des objets produits à cette occasion.

Les manœuvres d'automne donnent à voir aux citoyens spectateurs une image de la guerre. Mais de quelles couleurs se pare »cet horizon d'attente«, cette perspective d'une expérience à venir qui ne peut être saisie? De nombreux intérêts justifient ces manœuvres publiques: ceux des membres du gouvernement qui les considèrent comme une manifestation de la cohésion nationale et de la force armée du pays, ceux des militaires professionnels cherchant à régler des questions techniques, pratiques et tactiques, ceux des journalistes avides d'événements spectaculaires. Si les intérêts diffèrent, la mise en scène de ces manœuvres par les uns et les autres

- 1 En 1874, pour la première fois, les manœuvres concernent l'engagement d'un corps d'armée contre un autre, soit 20 000 hommes contre 20 000 hommes. Après 1891, ces manœuvres s'effectuent au niveau des armées composées de plusieurs armes. 1891 est une année charnière: les 120 000 hommes utilisés font mouvement près de la frontière allemande pour la première fois.
- 2 »L'Illustration«, »La Vie au grand air«, »Je sais tout«, »Le Soleil du dimanche«. Presse généraliste comme »Le Matin«, »Le Temps«, »La Croix«, et des journaux militaires spécialisés: »Armée et marine«, »Armée et démocratie«, »La France militaire«.

nourrit-elle malgré tout un imaginaire commun ? Peut-être, si tant est que cet exercice d'anticipation soit considéré comme une réelle répétition de la guerre.

Il s'agira ici de définir les caractéristiques de cet événement spectaculaire, les conditions de sa diffusion, pour mesurer ensuite son imprégnation dans la population, en montrant comment il contribue à une « banalisation du militaire » pour reprendre l'expression de Raoul Girardet. Enfin, on cherchera particulièrement à définir le sens donné à ces opérations (exercice, dissuasion, cohésion, spectacle, etc.), présentées par les commentateurs mais aussi jugées par les penseurs militaires, afin de mieux approcher les contours de la guerre imaginée par les différents acteurs de cet événement.

I. Les contours d'un rite national

La préparation de la guerre est le but ultime de l'instruction, selon le règlement des manœuvres de 1895³. Cette nécessité définie par le règlement de l'infanterie constitue le sens même de l'exercice d'anticipation. Depuis 1874, cette activité militaire a quitté le secret des champs de manœuvres pour envahir l'espace public et devenir un véritable rite national dont il faut décrire les contours pour comprendre comment, dans la frustration causée par la défaite, il ne cesse de mettre en scène une cohésion nationale nécessaire à la revanche. Inscrites dans les éphémérides de la société de l'époque, les manœuvres contribuent à l'appropriation symbolique à la fois politique et militaire de l'espace géographique national, tandis que l'importance de leur traitement médiatique varie au gré des menaces perçues.

En premier lieu la mise en scène médiatique des manœuvres d'automne contribue à en faire un des jalons temporels de l'année. L'événement focalise ponctuellement l'intérêt de tous les organes de presse⁴, hormis les feuilles socialistes qui ne publient que de rares articles au cours de la période. L'annonce du programme et du choix du lieu est faite largement en amont, en décembre de l'année précédente, par une circulaire ministérielle, mais la couverture médiatique suit le rythme des manœuvres, et s'étale sur les trois premières semaines de septembre, tant dans la presse quotidienne qui alimente l'intérêt à la une que dans les revues illustrées qui publient à l'occasion des numéros spéciaux à la mi-septembre. Cette couverture sur un temps relativement long présente un tempo similaire d'une année à l'autre dont les étapes sont les suivantes : présentation des manœuvres, du thème dévoilé à la fin août⁵; mise en place des troupes présentées en deux partis opposés (bleu contre rouge); mouvements, combats et repos; revue finale et déjeûner officiel offert aux officiers étrangers, la plupart du temps avec le président de la République (sauf en 1899 et 1904 notamment). Enfin, courant septembre-octobre sont publiées observations et critiques, officielles, officieuses, étrangères.

La critique des manœuvres devient d'ailleurs au cours des années 1905–1910 un type en soit, la parole des spécialistes devenant de plus en plus présente : les chroniqueurs militaires, journalistes accrédités, les officiers en fonction ou qui ont quitté l'armée contribuent à diffuser la pensée militaire, tel Charles Humbert (« Le Matin », 1904–1908)⁶, ou le général Cherfils (« Le Gau-

3 Journal militaire n° 126, Instruction générale du 18 février 1895 sur les manœuvres, Paris 1895, p. 644.

4 « L'Illustration », « Le Petit Journal », « Le Petit Parisien » en premier lieu, et jusque dans la presse sportive et les magazines. Cf. « L'Auto-Vélo » du 9 septembre 1909 titrant sur « les compagnies cyclistes aux grandes manœuvres », ou « La Vie au grand air » du 22 septembre 1905 sur « le président de la république aux grandes manœuvres ». « L'Humanité » ne compte en revanche qu'une dizaine d'articles sur les manœuvres françaises et étrangères entre 1904 et 1914.

5 En 1909, par exemple, le thème proposé est celui de la liaison des armes (La Croix, 3 septembre 1909).

6 Olivier FORCADE, Les murmures de la « Grande Muette » sous la Troisième République, dans : ID., Éric DUHAMEL, Philippe VIAL, (dir.), Militaires en République, 1870–1962 : les officiers, le

lois», à partir de 1911), le général Bonnal («Le Gaulois», 1908, 1911), le lieutenant-colonel Rousset («Le Gaulois», 1909), le général Langlois («Le Temps», «La Revue militaire générale», 1907–1912), le général Maitrot («L'Écho de Paris», 1913). Quant aux civils qui s'arrogent le droit de commenter cette activité militaire, tel Stéphane Lauzanne, le rédacteur en chef du «Matin», ils sont largement critiqués dans les revues militaires, notamment radicales⁷. «Tous les journaux militaires sans exception déplorent et condamnent cette ingérence du «Matin» dans les questions se rattachant aux choses de l'armée», lit-on dans «Armée et démocratie» du 6 octobre 1912. Plus généralement, ce que révèle cette remarque c'est la contradiction entre la nécessité d'une souplesse dans l'organisation des opérations, et la rigidité de l'exercice imposé par sa médiatisation, en même temps que la rapidité d'exécution imposée par un calendrier serré et limité par l'organisation de la revue. Il semble que la prise en compte du caractère public des manœuvres par le haut-commandement ait limité le caractère réaliste des combats à mener.

Ces manœuvres annuelles constituent également un mode d'investissement de l'espace géographique national. Elles ne se limitent pas aux manœuvres d'armée, les plus médiatisées à l'automne. À cela s'ajoutent les autres manœuvres annuelles, souvent préparatoires: manœuvres de forteresse en été, manœuvres alpines en hiver, mais aussi les manœuvres navales et côtières au printemps, manœuvres de cavalerie. Elles s'effectuent au niveau des corps d'armée, des divisions, des brigades à l'intérieur de chaque région militaire. L'ensemble de l'espace national est ainsi investi militairement. Sur quinze ans, les grandes manœuvres d'automne, réunissant entre 95 000 et 150 000 hommes, provenant de plusieurs régions militaires, ont concerné l'ensemble du territoire, investissant ponctuellement un espace d'une centaine de km², et notamment à proximité de la frontière. En amont, la majorité du territoire national est traversé par des troupes, tandis que l'ancrage dans le territoire est affirmé par la dénomination des manœuvres, dites du Centre, de Picardie, de l'Est, etc. Au quotidien, les grandes manœuvres bouleversent momentanément l'économie nationale et locale, représentant des pertes pour les uns (les récoltes ne sont pas toujours terminées⁸), mais un gain pour les commerçants locaux. Les familles des réservistes et conscrits s'informent en lisant les comptes-rendus de la presse locale qui suivent les régiments locaux⁹. Dès lors, on peut estimer qu'une part importante de la population est directement concernée par l'événement. À travers ces pratiques, il est clair que la défense nationale devient une expérience commune, dont la gravité s'accroît au moment des tensions, au gré de l'évolution de la perception d'une menace.

En effet, au cours de la période 1899–1914, le rayonnement donné aux manœuvres d'automne varie non seulement selon l'intérêt des journalistes et de la presse, mais également au gré des menaces extérieures, de l'évolution diplomatique et parfois des débats intérieurs. L'étude de «L'Illustration» permet de se faire une première idée de ces évolutions. L'année 1911 se distingue particulièrement avec un maximum de 61 images publiées sur 26 pages dans 4 numéros différents au moment des tensions avec l'Allemagne sur la question marocaine. Suivent l'année 1910 exposant surtout la première utilisation des avions (20 images), puis 1903 insistant sur la présence du public et mêlant clairement acteurs et spectateurs (19 images), 1904 consacrée aux effets de l'artillerie (18 images), et 1901 centrée sur la visite du Tsar aux manœuvres (13 articles). Les tensions internationales influencent directement les choix éditoriaux surtout en 1911, la sélection des images pour les autres années étant davantage fondée sur le caractère spectaculaire de l'événement. En revanche, très peu d'images sont proposées aux lecteurs en 1904, 1907–1909 et en 1913. Dans la presse généraliste, dans «Le Temps», «La Croix», «Le Matin»,

pouvoir et la vie publique en France, Paris 1999, p. 515.

7 Pour les manœuvres de 1912 par exemple, voir: Le Matin, 11, 13, 14, 15 septembre 1912.

8 Régulièrement, les élus demandent des changements de date pour éviter la perturbation des activités agricoles, en vain. Cf. Le Temps 11 février 1899, La Croix, 24–25 août 1902, 10 juillet 1908.

9 Par exemple, «Ouest-Éclair» (édition de Rennes) décrit le parcours d'un bataillon du 62^e de ligne (1^{er} septembre 1909) et des diverses unités du 11^e corps d'armée (19 septembre 1909).

par exemple, l'année 1911 voit le plus grand nombre d'articles publiés. Si 1901 suscite une hausse pour les deux premiers quotidiens, le traitement des manœuvres de cette année est plus réduit dans «Le Matin». Outre l'année 1911, on note un accroissement du nombre d'articles dans tous ces journaux en 1906 et en 1913. Toutefois, à la fin de la période, les choix éditoriaux varient notablement: les publications augmentent de manière significative à partir de 1910 dans la presse patriotique, notamment dans «Le Matin» où tous types de manœuvres d'infanterie, navale, françaises et étrangères donnent lieu dès lors à plus de 250 articles. Dans «La Croix», l'augmentation est significative et durable à partir de 1911. Cette continuité n'est pas observée pour le journal «Le Temps»: les manœuvres y sont traitées comme souvent par environ 20 articles, un doublement en 1911, et une légère hausse en 1913 avec 28 articles, 1912 n'étant pas plus saillante que les premières années du siècle.

La présence du chef de l'État accroît le traitement du sujet, sur un mode plus anecdotique ou protocolaire, de même que la présence d'un invité de marque, comme c'est le cas en 1901: la revue organisée à Bétheny, près de Reims, rassemble alors 120 000 hommes, 20 000 cavaliers et 400 canons¹⁰. Fait rare en revanche, le président Fallières en 1899 renonce à assister aux manœuvres, qui sont d'ailleurs supprimées début septembre, quelques jours avant le début des activités¹¹ prévues en Touraine, en raison d'une épidémie de fièvre typhoïde à Saint-Maixent et de fièvre aphteuse à Sisteron et Forcalquier où devaient avoir lieu les mouvements. C'est la raison officielle avancée, mais il est vraisemblable¹² que le gouvernement cherche à éviter toute manifestation politique autour de la place de l'armée dans la nation alors que se déroule le procès en révision du capitaine Dreyfus à Rennes, traitant notamment de sa participation aux manœuvres d'août 1894 au camp de Châlons. Le fameux bordereau qui constituait la base de l'accusation d'espionnage comprenait en effet la phrase: «Je vais partir en manœuvres». Le 30 août 1899, les avocats du capitaine présentent en séance publique une lettre du commandant Esterhazy datée 17 août 1894 évoquant clairement la présence de ce dernier aux manœuvres de 1894, une lettre dont la graphie est semblable aux cinq mots du bordereau cités ci-dessus. Ce dernier point est longuement discuté¹³. S'ensuivent lors de séances à huis clos, en audience secrète, notamment le 1^{er} septembre, d'autres débats autour d'une circulaire ministérielle du 17 mai 1894 décidant que les officiers d'état-major stagiaires de 2^e année, comme Dreyfus, ne participeraient pas aux manœuvres d'automne, mais éventuellement à des exercices au 4^e trimestre. Si le premier document signe la culpabilité d'Esterhazy pour «L'Aurore» (31 août 1899), le camp adverse fait peu de cas de ces documents militaires restés secrets qui n'apportent rien de plus, selon les journalistes du «Matin» (1^{er} septembre 1899).

L'alibi des épizooties, utile pour donner quelque latitude aux autorités sans perdre la face, est utilisé de nouveau en 1911 dans un contexte tout différent. Les manœuvres de 1911 en effet, organisées à l'Est, en Haute-Saône, alors que la crise d'Agadir a trouvé récemment sa conclusion, sont l'occasion d'une démonstration de force sans précédent, à la fois sur terre, dans la mer et dans les airs. La couverture médiatique paraît considérable par rapport aux années précédentes. Est-ce un hasard d'ailleurs que les manœuvres d'automne aient été organisées en 1911, comme en 1905, années des crises marocaines, à l'Est de la France? Non. En décembre 1910, la presse annonce que ces manœuvres auront lieu dans le Nord¹⁴. Le 5 mai 1911, alors que les négocia-

10 Je sais tout, n°104, 15 septembre 1913.

11 Le Matin, 2 septembre 1899.

12 C'est d'ailleurs ce que laisse entendre «La Croix» le 4 septembre 1899.

13 C'est là l'une des questions les plus discutées lors du procès de Rennes: cf. audiences des 19 août (commandant Cuignet), 21 août, 23 août (capitaine Le Rond), 24 août (commandant Curé), 1^{er} et 3 septembre 1899 (déposition de Defonds-Lamothe). Le procès Dreyfus devant le conseil de guerre de Rennes (7 août-9 septembre). Compte rendu sténographique «in extenso», t. 2, t. 3, Paris 1900.

14 Le Matin, 11 décembre 1910.

tions ont secrètement commencé entre les diplomaties françaises et allemandes, »Le Matin«, suivant la »France militaire«, annonce que les manœuvres d'armée auront lieu à Valenciennes-Cambrai et Reims-Châlons. Celles-ci ont finalement lieu en Haute-Saône uniquement par suite d'une épidémie de fièvre aphteuse qui oblige le commandement à supprimer les opérations dans le Nord, tout en évitant pour la même raison de les organiser trop près de la frontière¹⁵. Les manœuvres navales, en général organisées au printemps, ont lieu cette année dans la foulée et suscitent une publicité inhabituelle. Dans la décision de changer les dates, de lier les différentes manœuvres ensemble apparaît bien la logique d'une pré-mobilisation voire d'une dissuasion qui fait écho à l'émotion de l'opinion publique.

II. L'appropriation populaire des manœuvres d'automne

Le public au tournant du siècle s'approprie de plus en plus ces manœuvres. L'engouement médiatique illustre une démocratisation progressive de l'intérêt pour ce rendez-vous annuel, mais bien d'autres supports révèlent la représentation courante, banalisée, de cette pratique nationale. Ces représentations sont d'ailleurs de plus en plus influencées par l'irruption du reportage photographique et de la presse populaire et montrent en quelque sorte la diffusion d'un folklore militaire bien étudié par Jakob Vogel¹⁶.

Au tournant du siècle, la diversité des médias facilite l'appropriation populaire de cet événement annuel. L'imagerie populaire s'était emparée déjà des grandes manœuvres. Nous avons pu relever plusieurs séries d'assiettes reprenant ce thème, provenant de la faïencerie de la manufacture de Sarreguemines¹⁷ ou encore des séries de la maison Keller et Guérin de Lunéville (vers 1898–1908¹⁸). Au début du siècle, les civils apparaissent dans les représentations: plusieurs gravures de »L'Illustration« donnent leur place aux spectateurs. Ainsi, en 1901, la comtesse de Beaulaincourt, fille du maréchal de Castellane suit les opérations. Mais au-delà de la haute société, ce sont les badauds qui apparaissent sur les images en 1902 et 1903. D'autres illustrés exposent cet intérêt croissant des civils: le »Soleil du Dimanche«, un hebdomadaire conservateur, patriote, présente les relations cordiales entre l'armée et la nation, insistant sur les échanges entre les soldats et les villageois tandis que les enfants fascinés portent le fusil du soldat dans un numéro de 1902¹⁹. Les manœuvres sont d'ailleurs un objet de lecture et d'apprentissage dans les écoles. Vers 1900, deux numéros spéciaux des cahiers d'enseignement militaire destinés aux écoliers en présentent les étapes, sans que l'on distingue bien le récit de celui d'une guerre réelle. Les images à destination des enfants reprennent le même thème (chromo publicitaires Liebig ou de la chocolaterie Guérin-Boutron vers 1910²⁰).

La photographie prend le relais de la lithographie en permettant une diffusion bien plus grande. Il devient courant que les grandes manœuvres apparaissent sur les cartes postales.

15 Le Gaulois, 10 septembre 1911. Cf. Jean-Claude ALLAIN, *Agadir 1911. Une crise impérialiste en Europe pour la conquête du Maroc*, Paris 1976 (Série internationale, 7). Les manœuvres sont décommandées le 24 août.

16 Jakob VOGEL, *Militaires et folklore militariste: Allemagne et France (1871–1914)*, dans: Pietro CAUSARANO et al. (dir.), *Le XX^e siècle des guerres*, Paris 2004, p. 320–330.

17 Musée de la Faïence, Sarreguemines (ministère de la Culture, base Joconde). Philippe HAMMAN, *Une entreprise de mobilisation patriotique: la production de la faïencerie de Sarreguemines (1871–1918)*, dans: *Genèses*, 147 (2002), p. 140–161. Ces créations sont réalisées dans les usines de Digoïn (Saône-et-Loire) et Vitry-le-François (Marne) après 1871.

18 L'exemple choisi représente un cycliste. Les compagnies cyclistes créées provisoirement en 1899 et devenues permanentes en 1903 participent aux grandes manœuvres en 1908. Des essais de bicyclettes pliantes avaient été réalisés à celles de 1895.

19 Le Soleil du dimanche, 21 septembre 1902.

20 Cette série de chromos publicitaires compte au moins 26 images.

Elles y sont représentées au moins depuis celles de 1908. Des séries entières présentent toutes les étapes et les principaux moments de l'événement. Dans l'état actuel des recherches, on peut remarquer que les collections les plus abouties dépassent la centaine de clichés commercialisés: 168 cartes pour les manœuvres de forteresse de Langres en 1906, 172 au moins pour celles du Centre en 1908²¹.

L'analyse des représentations que diffusent ces supports montre que les références culturelles se transforment au cours de la période étudiée (1899–1914). D'une certaine façon, elles sont encore inspirées par la peinture militaire officielle au tournant du siècle et par les images populaires du XIX^e siècle. Leur influence est très nette dans »L'illustration« jusqu'en 1895: les généraux se réchauffant au coin du feu rappellent des scènes de bivouac de Raffet. Des œuvres d'Édouard Detaille et d'Adolphe Steinheil sont encore présentées dans »Je sais tout« du 15 septembre 1913²². L'imaginaire mobilisant en particulier l'épopée napoléonienne et les combats de la »glorieuse défaite« se retrouvent également dans les figures choisies des séries de cartes postales, comme le montrent par exemple les mouvements des artilleurs ou des cavaliers, ou encore les soldats posant devant le photographe, comme leurs prédécesseurs posaient jadis devant les artistes officiels (tel Alphonse de Neuville par exemple). Le traitement réaliste et naturaliste qui s'était diffusé dans la peinture militaire dans les années 1880–1890 souligne cette continuité dans la figuration. D'une certaine manière, l'imaginaire de la guerre à venir est constitué à partir de ces références diffusées, popularisées et participant d'un même univers mental.

Toutefois, à partir de 1910, ces représentations classiques, même si elles demeurent, cèdent peu à peu la place à l'intérêt croissant pour les technologies de guerre surtout de 1906 à 1914²³. Les moyens techniques modernes (canons de 75, avions, dirigeables, automobiles, mitrailleuses) sont présentés dans 30 % des images de »L'illustration« en 1900–1904 et 44 % entre 1910 et 1913, tandis que 20 % de la série de cartes postales de 1908 les montrent. L'appropriation des grandes manœuvres par l'opinion publique illustre la banalisation du militaire dans la société de la Belle Époque; elle s'accompagne de la diffusion de nouvelles représentations de l'armée, avalisant les évolutions technologiques les plus récentes, notamment l'aéronautique. L'enthousiasme pour ces nouvelles technologies aboutit d'ailleurs à un accroissement de la présence des militaires dans les toutes récentes revues sportives comme »La Vie au grand air«²⁴.

Ces représentations mettent en scène la cohésion nationale, surtout dans la presse patriotique. Cette cohésion est montrée moins par les rangs serrés de troupes au combat, que par les unités défilant lors de la revue qui clôture les manœuvres, mais aussi par le partage du repas,

- 21 Bruno PERNOT, 1906, grandes manœuvres nationales. Langres, ville assiégée, Langres 2006; Didier DUBANT, Les grandes manœuvres en France de 1901 à 1913, Saint-Cyr-sur-Loire 2007 (Mémoire en images). Le texte d'une carte postale cité dans cet ouvrage indique que dans le petit bourg d'Angé (Loir-et-Cher), plus de 3000 cartes sont vendues lors du passage de 3000 soldats en deux jours.
- 22 Édouard DETAILLE, Revue passée à Châlons le 9 octobre 1896 par le tsar et Félix Faure, 1897; Adolphe STEINHEIL, Félix Faure aux grandes manœuvres, Salon de 1898.
- 23 Un journaliste remarque ce changement dans »L'illustration« du 19 septembre 1903: »En tout cas, un fait est certain, c'est qu'une bataille ne ressemblera guère à l'image que nous a laissée des guerres passées, la peinture militaire, des toiles de Versailles à l'image d'Épinal, où l'on voit face à face, à portée de fusil, deux forces armées qui se canardent. Maintenant, on se tire dessus sans se voir, et ce qui, au cours des manœuvres du Sud-Est qui viennent de s'achever a frappé tous les spectateurs, c'était d'apercevoir si peu de troupes, d'entendre des canonnades, des fusillades sans trop deviner quel but elles visaient.«
- 24 En 1911, cet hebdomadaire réalise une couverture exceptionnelle sur l'aéronautique aux manœuvres de Picardie. Plus d'un quart des images publiées sur l'aéronautique en 1911 le sont au mois de septembre. De 1910 à 1913, septembre reste un mois où le nombre d'images consacrées à l'aéronautique demeure le plus important, donnant lieu chaque année à des numéros spéciaux.

moment anecdotique, mais moment souvent mis en valeur, qu'il s'agisse de la halte repas des soldats ou du dîner officiel réunissant généraux, officiers étrangers et le président de la République. Le thème du repas pris en commun, «sur le pouce» ou dans des dîners officiels est très courant, comme un moment de partage des pratiques au-delà des classes sociales, le relâchement des codes traditionnels gageant de la démocratisation de cette armée républicaine²⁵.

À gauche, le caractère mondain des réceptions réunissant officiers ou/et notables de la République est raillé dans les revues satiriques. Les officiers radicaux «d'Armée et démocratie» ajoutent d'ailleurs que les manœuvres n'intéressent guère en soi les officiers²⁶, tandis que les revues satiriques ironisent sur les généraux qui paradent devant la presse.

Enfin, ce temps de manœuvres apparaît aussi clairement comme un moment de liberté, tant pour le troupier qui goûte la sortie de la caserne que pour l'officier qui abandonne ainsi la routine de la vie en garnison. Cette liberté relative peut susciter bien des fantasmes érotiques, thème courant dans l'imagerie populaire, depuis les assiettes de Sarreguemines jusqu'aux revues satiriques («Le Rire», «L'Assiette au beurre»), et même dans diverses cartes postales montrant des manœuvres amoureuses fort prisées des officiers subalternes. La proximité entre activité guerrière, virilité, voire érotisme contribue à dédramatiser la raison même de ces rencontres, comme si la violence était éludée dans un temps de paix.

Événement national, événement populaire, illustrant la banalisation du militaire, manifestant la cohésion nationale, jusqu'à de bien douteuses effusions. Que sont ces manœuvres finalement ? Un simulacre, une guerre fictive ?

III. Un simple spectacle ? Un simulacre ?

Les grandes manœuvres semblent constituer en grande partie un spectacle dans la société du début du XX^e siècle, spectacle dont on ne saurait réduire pour autant le caractère guerrier et dissuasif. Si les manœuvres de la Royal Navy ont joué ce rôle de dissuasion pour le Royaume-Uni, comme l'a bien montré Jan Rüger²⁷, les démonstrations militaires des unités terrestres puis aériennes organisées sur le continent pouvaient avoir la même fonction. Toutefois, la publicité faite à cette démonstration constitue une contrainte qui tend à rendre l'exercice peu utile à la préparation des troupes pour affronter un combat réel. Certains officiers dénoncent d'ailleurs le caractère peu réaliste des affrontements ne tenant pas compte de l'évolution des technologies et des effets dévastateurs du feu des armes à répétition ou des obus.

La presse patriotique insiste sur la démonstration de force, de cohésion de ces manœuvres dont la réussite doit en quelque sorte empêcher l'agression d'éventuels adversaires. Le général Y. dans «Armée et marine» du 20 septembre 1908 estime «qu'une armée qui manœuvre de la sorte et qui est aussi bien encadrée n'a rien à craindre de personne», phrase rituelle que l'on retrouve dans bien des articles. «Le Matin» n'hésite pas à diffuser en 1900 les envolées lyriques de Gaston Leroux évoquant les officiers étrangers:

«Ils ne parlaient point. Ils étaient venus pour voir et juger. Ils jugeaient qu'ils n'assistaient pas à une vaine parade, à un spectacle d'amusement pour la foule, à quelque jeu grandiose d'un peuple qui se plaît au défilé des uniformes; non, ils jugeaient le spectacle que nous leur donnions de notre Force. Quelle vision²⁸!»

25 La Croix, 23 septembre 1900; Le Matin, 11 septembre 1905.

26 «La pluralité des officiers n'attache qu'un mince intérêt aux grandes manœuvres. Ils n'en attendent aucun enseignement. Ils n'y cherchent aucune occasion d'étendre leurs connaissances», écrit Lucien d'Avrigny dans «Armée et démocratie» le 13 octobre 1912 (p. 620).

27 Jan RÜGER, *The Great Naval Game. Britain and Germany in the Age of Empire*, Cambridge 2007.

28 Le Matin, 21 septembre 1900.

Au besoin, on recourt à la parole de l'adversaire potentiel: »Armée et marine«, le 1^{er} décembre 1901, cite l'avis de la »Militär Zeitung«: »L'armée française peut se déclarer satisfaite des manœuvres dernières²⁹.«

Elles sont aussi une vitrine de la modernité. Chaque année, du matériel nouveau est présenté, de même que leur intégration dans la tactique ou les unités: automobiles en 1900, bataillons cyclistes en 1905, canon de 155 Rimaillou en 1906, dirigeables à partir de 1907, puis avions à partir des manœuvres de Picardie en 1910. Si la presse répond ici à la fascination du public pour les nouvelles technologies, il s'agit aussi pour le commandement de prouver l'intégration réelle de ces nouveautés dans la tactique, et d'en tester l'usage, comme l'a bien montré Dimitry Que- loz dans une thèse récente³⁰.

La dimension ludique du spectacle est franchement mise en exergue par la presse nationaliste en particulier, comme si ces manœuvres avaient un caractère fantasmagorique. Elle est aussi consubstantielle à ce type d'événement dont les logiques échappent en quelque sorte à la plu- part des lecteurs, comme le souligne le journaliste de »L'Illustration« le 17 septembre 1898:

»L'intérêt des manœuvres n'est pas pour nous dans des considérations tactico-littéraires, il est dans le tableau d'un régiment arrêté sur la route tandis qu'une batterie s'élance à travers champs. Notre grande affaire, c'est de voir la Patrie qui passe, sabre au clair [...]. Spectateurs du tableau du jeu de la guerre – le jeu de la mort et du hasard – nous sommes pris aux entrailles.«

Spectacle, vitrine, parade, cette simulation a en quelque sorte les caractères d'un jeu. Jeu de guerre, »petite guerre«³¹. La confusion est parfois entretenue dans la presse entre guerre, jeu et sport, au moment où se mêlent combativité, endurance, sacrifice dans la figure des *sportsmen*³².

Ce qui accentue cette dimension, c'est que le caractère légal et violent des combats est absent sauf en de rares occasions. Les images de troupes faisant feu sont rarissimes. Ce sont bien des manœuvres, des mouvements de troupe voire une collection de groupes statiques en uniforme qui sont montrés. Dans »L'Illustration«, seules cinq images de combat sont publiées pendant la période³³, cinq images, soit 2,5 % du corpus et seulement 0,5 % si l'on ne tient compte que de celles représentant un tir réel. Le même constat peut être fait pour les collections de cartes pos- tales: pour les manœuvres du Centre en 1908, 10 % seulement représentent des soldats au com- bat, 7 % un combat avec feu parmi lesquelles moins de 2 % pour l'infanterie. Encore ne repré- sente-t-on dans les assauts que le mouvement lui-même, sans confrontation aucune à l'ennemi. Celui-ci est en quelque sorte suggéré mais sans être effectivement montré.

L'existence potentielle d'un adversaire apparaît toutefois avec une figure souvent mise en va- leur dans les illustrés: celle des observateurs étrangers. Encore est-ce un possible adversaire sous contrôle dont la violence éventuelle est érudée et la trahison encadrée. Les règlements auto- risent un accès limité aux matériels dont ces officiers, chaperonnés par leurs homologues fran- çais, sont tenus en théorie à distance, observant de loin ou regardant ce qu'on les autorise à

29 »Le Matin« du 17 septembre 1900 publie l'opinion d'un correspondant militaire anglais »frappé de l'extrême mobilité des troupes françaises«.

30 Dimitry QUELOZ, *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française, 1870–1914*, Paris 2009.

31 Je sais tout, 15 septembre 1913; Armée et marine, 20 septembre 1909, etc.

32 Stéphane TISON, *Du sportsman au combattant, archéologie de la figure de l'as, 1910–1916*, dans: Luc ROBÈNE, *Le sport et la guerre, XIX^e et XX^e siècles*, Rennes 2012, p. 345–355.

33 Feu: tir d'un obus (manœuvres navales) en 1901; assaut sans feu en 1901; position de tir sans feu 1901; 1905; 1906 (2 images de batterie).

voir³⁴. Il n'en demeure pas moins que l'observateur étranger est une figure ambiguë qui mériterait des travaux approfondis, de même que les manœuvres étrangères dont les images sont diffusées dans la presse française: là encore, peu de mouvements à vrai dire sont montrés, mais plus couramment une présentation d'uniformes étrangers. Cela contraste avec la façon dont les revues illustrées montrent les guerres qui ont lieu au même moment où la violence des combats et de ses effets apparaissent nettement; guerre russo-japonaise en premier lieu en 1905 puis les guerres balkaniques. À côté de la guerre réelle, les manœuvres d'automne montrent une guerre aseptisée, distinguant totalement violence réelle et simulation. Cette représentation correspond d'ailleurs à la grande difficulté pour les penseurs militaires d'intégrer les effets du feu des armes nouvelles sur les combattants dans la tactique, à tel point que certains officiers minimisent totalement son caractère dévastateur³⁵ au moins jusqu'en 1913.

Le caractère médiatique et spectaculaire des manœuvres n'échappe pas aux officiers. Nombre de critiques sont publiées et pas seulement dans les revues radicales ou la presse socialiste. »Tous les hommes de sens rassis ont dégagé d'eux-mêmes, à première vue, la leçon, l'éclatante leçon des événements militaires de ces dernières semaines, à savoir que les grandes manœuvres, elles aussi, au même titre que tous les phénomènes sérieux, d'ordre politique, économique ou scientifique, sont tombés dans le vaste domaine de réclame et de chantage du journalisme de grande information«, souligne un officier dans »Armée et démocratie« le 22 septembre 1912.

Les grandes manœuvres illustrent à la fois le décalage entre la réalité du combat et l'anticipation de l'action. Certains généraux tels Bonnal, Percin, Cardot, Langlois³⁶ distinguent en effet clairement les manœuvres et le combat réel, comme en témoigne le général Percin dans »Armée et démocratie« du 18 mai 1913:

»Tous les ans, à la suite des grandes manœuvres, les officiers de troupe se plaignent de la manière dont sont organisés ces exercices, manifestations théâtrales où l'état-major pontifie mais, où le plus souvent, la troupe désapprend ce qu'elle sait. Le général Cardot a écrit à ce sujet: »Destructions nécessaires«. Le général Philebert a écrit: »L'infanterie perd son temps.« En réalité, toutes les armes perdent leur temps.«

Les principales critiques présentées dans les revues militaires ont été réunies par Dimitry Que-
loz³⁷. Celui-ci a relevé ainsi les failles de cet exercice grandeur nature décrites par les experts militaires de l'époque. D'abord, les actions sont menées trop rapidement, suivant un cadre défini au jour le jour dont le résultat est prédéterminé. Ensuite, les manœuvres ne tiennent pas compte de l'effectif réel des unités. En outre, l'impossibilité de simuler les tirs, les pertes humaines et leur effet sur la tactique réduisent la réalité de la confrontation. Pour finir, l'absence d'un arbitrage bien codifié avant 1910 ne permet pas de corriger ces carences.

Les manœuvres nous révèlent la faiblesse de la formation des officiers (qui se fondent sur les

34 Ces dispositions sont-elles renforcées après l'affaire Dreyfus? Lors du procès de Rennes, il apparaissait en effet que le canon de 120 fut montré à des officiers étrangers. Cf.: Le procès Dreyfus devant le conseil de guerre de Rennes, t. 3 (voir n. 13), p. 146.

35 »Une section de 50 hommes enverra donc au maximum 4 à 500 balles, lesquelles toucheront donc, peut-être, 3 ou 4 hommes au maximum. Plus le bond sera court, plus les pertes seront faibles. [...] c'est commettre une hérésie de tactique et une faute grave d'instruction militaire que d'obliger, aux manœuvres les troupes assaillantes à s'arrêter dès qu'elles sont sous le feu des défenseurs«, estime le commandant D., arbitre aux manœuvres, dans »Armée et marine« le 30 septembre 1910 (p. 90).

36 Henri BONNAL, Questions de critique militaire, Paris 1911; général PERCIN, L'arbitrage aux manœuvres de Picardie en 1910, Paris, Limoges 1911. Voir aussi les critiques de Roger MARTY-LAVAUZELLE dans: La France militaire, Septembre 1909 à Septembre 1913.

37 QUELOZ, De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance (voir n. 30), p. 488–501.

connaissances acquises à l'école mais jamais actualisées depuis), les incohérences entre l'application des règlements (doctrine de 1895, règlement d'infanterie de 1904). Elles ne semblent guère palier les défauts d'instruction des officiers et de la troupe. La reprise progressive de l'outil notamment à partir de 1911, sous l'impulsion de Joffre³⁸, l'adoption en 1913 d'une nouvelle doctrine, les efforts pour former des officiers d'état-major sont trop tardifs pour changer la donne.

IV. Conclusion

La publicité faite autour des grandes manœuvres illustre et favorise en même temps une acculturation aux valeurs militaires, principalement sur un mode défensif. Sans doute cette mise en scène a-t-elle contribué à construire le sentiment d'une cohésion nationale, à intégrer l'armée dans la république, à diffuser ses valeurs dans la société. Mais l'événement, devenu un fait de société, en perd sa mission réelle: préparer l'armée à la guerre à venir. C'est une fausse guerre qui prépare à la vraie mais qui reste en creux un événement indiquant que l'on est encore en paix.

L'étude des grandes manœuvres annuelles révèle ainsi une antinomie entre la nécessité de préparer la nation à faire la guerre et préparer l'armée à affronter la réalité du combat. Elles posent aux militaires et aux gouvernants la question suivante: comment enseigner aux citoyens une pratique militaire qui intégrerait ouvertement la réalité du combat? A cette question, posée par l'établissement de la conscription universelle, les grandes manœuvres annuelles n'ont finalement répondu qu'imparfaitement. Le décalage entre le caractère fictif des manœuvres et la réalité du feu est observable à plusieurs niveaux: entre l'exercice de simulation qui est présenté comme un spectacle; entre l'enjeu de formation et l'illustration, voire l'approfondissement des lacunes; entre la présentation d'une armée sur la défensive, armée assez passive et le sens de la doctrine française fondée sur l'offensive.

Ces contradictions montrent bien la difficulté de l'anticipation d'un conflit au début du XX^e siècle. La simulation n'est pas pensée en soi par les militaires, ce qui aboutit à un décalage entre théorie et pratique (doctrine et application des règlements). Soulignons pour finir la difficulté de la majorité des responsables tant politiques que militaires à envisager une expérience inconnue, celle de la violence du combat. Reste à mesurer sur ce point l'influence des officiers qui avaient été confrontés dans les colonies à cette violence, et qui, tel Joffre, accèdent à de hautes fonctions dans les années 1910 et assumeront la conduite des combats à partir de 1914³⁹.

38 Sur ce point, les mémoires du général Alexandre apportent de nombreux éléments. Général R. ALEXANDRE, *Avec Joffre d'Agadir à Verdun*, Nancy, Paris, Strasbourg 1932. Voir les chapitres I à XII décrivant l'état de l'armée française entre 1911 et 1914.

39 Bien des officiers généraux de la Grande Guerre, français et anglais, Joffre, Gallieni, Mangin, French, Haig, Allenby, etc. ont d'abord fait l'expérience du feu et du commandement dans les colonies. Dans son dernier opus, Jacques Frémeaux suggère l'étude du rôle de ces officiers de la coloniale dans la guerre européenne: Jacques FRÉMEAUX, *De quoi fut fait l'empire? Les guerres coloniales au XIX^e siècle*, Paris 2010.